

## Chapitre 1

Quand Raoul ouvrit le courrier qu'il venait de recevoir, il fut d'abord surpris. Il est vrai qu'une lettre émanant d'un notaire, lorsqu'on ne s'y attend pas, ne laisse pas indifférent.

— « Qu'est-ce qu'ils peuvent bien me vouloir ? » dit-il tout haut en s'inquiétant quelque peu, car on se sait jamais ce qui vous attend de la part de ces gens-là.

On le prévenait en termes succincts qu'une de ses parentes, une tante, habitant dans la région parisienne était récemment décédée et qu'il en était l'héritier unique. Dans un premier temps il se demanda s'il ne s'agissait pas d'une erreur. Il n'avait à sa connaissance aucune tante, son père était fils unique, quant à sa mère, toutes ses sœurs étaient maintenant décédées et d'héritages il n'y eut point. Il posa sa lettre sur son petit bureau qui lui servait de secrétaire, et continua à vaquer à ses occupations sans que cette nouvelle ne le perturbe en aucune façon.

Au cours de la journée, il se prit malgré tout à penser à ce courrier et se rappela sa lignée paternelle. Il se souvint que son père lui avait dit un jour que sa propre mère, grand-mère de Raoul, s'était remariée, très jeune, après le décès de son premier mari, qu'il n'avait lui-même pas connu, union dont elle eut une fille. Cette information, communiquée il y a fort longtemps, n'avait pas vraiment impressionné sa mémoire et il s'en était rapidement défait. Voilà qu'elle surgissait à un moment assez particulier dans sa vie, un moment charnière.

En renvoyant au notaire le petit coupon détachable et en y joignant une photocopie de sa carte d'identité, ainsi qu'il lui était demandé, il ne se doutait pas des bouleversements que cette nouvelle allait apporter dans sa vie.

Raoul était né, il y avait une cinquantaine d'années de cela, dans une banlieue de la ville la plus importante du département de la Mayenne : Laval, qui cela va de soi, en était également la préfecture. Il n'est pas vraiment juste d'évoquer une banlieue en parlant de ce petit village qui frôlait par le sud cette ville de trente mille âmes. Quand on évoque une banlieue, on imagine aussitôt de hautes tours d'appartements-clapiers, groupées autour d'un terrain à l'herbe jaunâtre pelée par les trop nombreux passages. De cela il n'y avait point aux abords de Laval, tout du moins ils n'avaient pas encore baigné de leur ombre le flot de petites maisons touche-touche qui constituaient le plus gros de la périphérie de la ville.

Raoul naquit donc à Thévalles, tout petit village rassemblé autour d'une église blanche, assez inhabituelle dans la région et qui rappelait davantage les constructions en pierre de tuffeau de l'Anjou voisine. Ce village touchait presque Laval : après les dernières maisons marquant la limite de ville, quelques centaines de mètres de route bordée de prairies suffisaient à l'atteindre. Une fois passé un lieu-dit, appelé curieusement le « point du jour », bien qu'il se situait au sud, il suffisait de suivre, par la piste cyclable, les quelques champs bordant une route bien souvent déserte qui menait à Angers pour rejoindre le premier calvaire du village. Ces croix de bois ou de pierre constituaient les points d'acuponcture des bourgades. A certaines périodes de l'année, les cérémonies qui consistaient au cheminement de l'une à l'autre par les fidèles chantant des cantiques, suivant curé et enfants de chœur en habits de cérémonie, s'appelaient « les rogations », processions religieuses traditionnelles. Les croix, situées un peu partout aux carrefours des chemins de campagne, faisaient l'objet de stations plus ou moins prolongées, ponctuées de vibrants « ave maria ». Ces processions, agrémentées de bannières portées par les plus dévots, avaient en général pour objectif d'apporter des conditions climatiques idéales au bon épanouissement des cultures.

La naissance de Raoul n'avait pas attiré un enthousiasme particulier chez ses parents, bien qu'étant le premier-né, il s'avéra également être le dernier. Ses procréateurs ne l'attendaient pas de sitôt, étant eux-mêmes préoccupés à asseoir une situation loin d'être stable. La méthode du « coïtus interruptus », en vigueur à l'époque, dont l'avantage sur la méthode Ogino était la gratuité, avait sans doute échoué par la faute d'une malheureuse goutte qui s'était égarée. Il fallut bien admettre, quelque neuf mois après, cet enfant issu d'une goutte, qui contrariait les plans de ce jeune ménage.

Pendant les années qui suivirent la guerre 39/45 les temps restaient durs, comme on le disait alors. Tout était à reconstruire et les pénuries alimentaires demeuraient encore vivaces. Les parents de Raoul, d'origine modeste, n'échappaient pas aux difficultés du moment. Après son retour de sa courte captivité en Allemagne, due au fait qu'il ne fut pas mobilisé au début du conflit en raison de son jeune âge, son père réussit à intégrer l'administration. La sécurité de l'emploi allait de pair avec un salaire assez bas qui ne permettait pas au ménage de vraiment s'établir. Sa mère, grâce à la vieille machine à coudre à pédale « Singer » héritée de ses parents décédés quelques mois auparavant, se mit alors à la confection et à la réparation de vêtements à son domicile afin d'apporter sa contribution financière au ménage.

L'arrivée du bébé mettait donc un frein aux modestes projets du couple et Raoul dut passer sa petite enfance à l'écart, dans le ronronnement régulier de la machine à coudre, jouant avec les chutes de tissu récupérées à terre. Il faut savoir que pour gagner sa vie, sa mère devait se lever très tôt et ne pas calculer son temps. Raoul s'éleva donc un peu seul, sans vraiment bénéficier de l'affection à laquelle il aurait pu prétendre.

L'attitude de sa mère, peu expansive dans ses sentiments, s'expliquait sans doute par le choc particulièrement douloureux qu'elle avait subi quelques années après son

mariage : Ses parents, qui faisaient valoir quelques hectares de terrain dans une ferme du Nord Mayenne, avaient eu du mal à supporter le traumatisme de la guerre. La misère qu'ils traînaient derrière eux depuis de nombreuses années, conjugée à l'ambiance difficile qui suivit la fin du conflit, les avait amenés à mettre ensemble fin à leurs jours.

Leur fille unique fut élevée dans une ambiance de morosité, de plaintes dues aux difficultés financières et ce climat n'avait pas contribué à forger son caractère. Après la mort de ses parents elle n'avait eu comme choix, afin de soulager la blessure de cet acte horrible, que celui de se raccrocher à une religion de catéchisme, ce qui n'était pas l'idéal. Elle avait donc subi douloureusement ce double décès imprévu et tentait désormais, par le dérivatif d'un travail forcené, de ne pas laisser son esprit trop vagabonder dans des pensées négatives. Le père de Raoul travaillait dans le centre administratif de Laval, à quatre kilomètres de là, il enfourchait son vélo de bon matin afin d'être à l'heure au bureau. Il rentrait également très tard, après une station régulière dans un café où il avait ses habitudes. Les tournées de « petits rouges » et de « bolées de cidre » lui permettaient de supporter le retour au logis familial où il devait se contenter d'un repas de soupe vite avalée avant le repos, rythmé par le cliquetis de la Singer qui bruissait encore fort tard.

Les parents de Raoul, également issus du milieu agricole étaient voisins des parents de sa future femme. À cette époque on ne voyageait pas autant qu'aujourd'hui et les rencontres se produisaient bien souvent lors des fêtes de pays, aux réunions de famille ou encore au moment des « coups de main » lors des travaux des champs. C'est de cette façon qu'ils se rencontrèrent en pleine période de guerre, il aima cette fille fragile aux yeux tristes. Elle l'aima d'abord pour qu'il la fasse sortir du milieu familial désespérément tristounet et c'est ainsi que le mariage eut lieu, comme il se doit, dans l'église de Saint-Aubin-Fosse-

Louvain, village du domicile de l'épousée. Ses parents s'étaient retirés tard du travail de la terre et avaient conservé leur habitation dans le petit bâtiment de ferme en pierre de granit rougeâtre près de Désertines, village voisin de Saint-Aubin, où le père du grand-père de Raoul était déjà né. Ils avaient vendu leurs terres, sans aucune sorte de difficulté, aux « demi-jeunes » de la quarantaine qui se battaient pour agrandir leur exploitation : L'agriculture industrielle avait déjà échauffé les esprits et les quelques malins qui avaient senti le vent tourner s'employaient à négocier leur agrandissement.

Raoul allait de temps à autre visiter ses grands-parents par la micheline qui, douloureusement pour les fesses, bringuebalait dans la desserte des villages de Laval à... En fait, il ne savait pas où cette poussive machine sur rail, rouge et blanche, pouvait aller après avoir déposé la petite famille sur le quai de la gare de Gorron. Il savait cependant qu'il adorait ce paysage de bocage bucolique où le soleil était rarement présent et qui satisfaisait son désir de se cacher du monde. L'ombre s'y dissimulait partout, dans les haies des prés, les creux des vallons, les berges des ruisseaux. Il se complaisait dans l'arpentage des chemins, le visage balayé par la bruine que le vent d'Ouest dispensait si généreusement.

De son enfance Raoul ne souhaitait retenir que son plaisir de se rouler dans les chutes de tissu et de jouer aux pieds de sa mère, tout petit c'était toute la journée qu'il s'y livrait, puis seulement le soir après qu'il fut allé rejoindre les enfants de son âge sur les bancs de la maternelle. Il adorait ces odeurs de naphtaline, de propre, ces matières soyeuses qu'il promenait sur ses joues, et le bruit rassurant de la machine à coudre qui parfois l'endormait. Dans cette solitude affective il s'était bâti un monde imaginaire où il se complaisait. Il volait de nuage en nuage, porté par la brise, il jouait dans les vagues de la mer, dont il n'avait qu'entendu parler, il courait sur le sable blanc des plages à

cocotiers, selon une image découverte sur le calendrier des postes, accroché au mur du couloir, devenu l'atelier de sa mère.

Raoul avait découvert très tôt qu'il possédait une particularité. Il ne pensait pas, étant enfant, qu'il s'agissait d'un phénomène particulier. Ce ne l'était pas en effet, puisque Raoul devait plus tard découvrir que chaque enfant venant au monde disposait de cet acquis. La particularité de Raoul venait du fait que, contrairement aux autres, il en eut le souvenir ; pas un souvenir précis bien sûr, d'ailleurs les bribes d'images fugitives qui la composaient s'effiloçaient au fur et à mesure qu'il grandissait, ce qui fait qu'à l'âge dit « de raison », les éléments détaillés avaient totalement disparu de sa mémoire. De quoi s'agissait-il au juste ? Étant petit enfant, Raoul avait vu l'ensemble de sa vie défiler devant ses yeux, il avait senti ce qu'il pourrait en faire et eu connaissance des expériences qui jalonnaient son évolution. Cette extraordinaire vision fugitive qu'il avait ressentie en une fraction de seconde, était identique dans sa manifestation, au processus que celui qui va mourir perçoit, en voyant défiler sa vie en un instant. Bien que cette perception se soit déroulée à un moment où il ne pouvait se souvenir de rien compte tenu de son jeune âge, il savait ce qu'il avait vu et il gardait au fond de lui, sans que les détails ne lui restent, une impression de ce curieux phénomène dont il ne parla à personne.

Il eut donc la chimère, un peu plus tard, de penser qu'il était quelqu'un de particulier et pourtant le début de sa vie, contre toute attente, se déroula dans une banalité dont il dut s'accommoder. Le repli sur soi qui caractérisait son caractère ne lui donnait pas, hélas, la capacité de s'épanouir. Il continuait cependant à voyager dans l'imaginaire, et ses rêves, pleins d'arcs-en-ciel lumineux, de feux d'artifice éblouissants et de voyages extraordinaires lui suffisaient et le confortaient dans ses illusions de félicité.

De tendresse il n'eut que celle de la chatte du voisin, dont le ronronnement mécanique, dû à la caresse, lui donnait l'illusion d'un partage affectif. Ses parents, loin d'être insensibles, ne savaient cependant pas comment lui communiquer tout ce qu'ils ressentaient à son égard. Les sentiments inexprimés de l'un et de l'autre s'étranglaient dans des accès subits de colère envers eux-mêmes et la société, et les soulageaient momentanément de leur culpabilité. C'est vrai qu'ils auraient dû ne pas avoir d'enfant, ils n'étaient pas faits pour cela et ce petit être involontairement mis au monde, qui arrivait au moment où ils en avaient le moins besoin, ne fit pas s'éveiller en eux la fibre parentale dont ils n'avaient, ni l'un, ni l'autre, reçu le modèle.

Il faut savoir, pour justifier cette attitude, que tous les deux étaient issus d'un milieu très particulier, celui des agriculteurs du bocage mayennais. La Mayenne est un petit département, non pas par la taille puisqu'il égale tout autre mais par le nombre d'habitants qui en fait un des moins peuplés de l'hexagone. Grossièrement il peut être divisé en trois zones ou plutôt en trois bandes horizontales à peu près égales. La bande centrale, la plus peuplée comprend la préfecture : Laval, ce fut la première zone industrialisée avec des filatures créées au dix-huitième siècle et qui existaient encore il y a quelque temps, avec également des activités liées à l'agriculture comme des laiteries qui apparurent un peu plus tard et le regroupement des administrations. Cette zone, issue d'une forte ruralité comme le reste du département, fut celle où la révolution tranquille des exploités commença. La modeste augmentation des gains, issus du travail salarié, leur permit d'acquérir enfin le nécessaire et les premiers vents de contestation et de liberté parallèlement y fleurirent. La population put, petit à petit, sortir de cette forme d'esclavage dans lequel la ruralité les confinait car les nobles propriétaires terriens soutenus par la prêtrise, maîtrisaient à cette époque toute velléité d'indépendance.

La bande du sud avec Château-Gontier comme sous-préfecture, bien qu'étant également très rurale possédait quelques atouts, elle bénéficiait d'un climat plus clément et tout naturellement se sentait attirée par l'Anjou tout proche. La révolution agricole les fit les premiers abattre haies et combler les fossés d'une façon si radicale que l'on peut voir encore au coin des parcelles de terre de hauts tas d'arbres et de caillasses enchevêtrés comme des furoncles sur une peau malsaine. Il faut préciser que, contrairement au Nord Mayenne, le Sud bénéficiait d'une platitude presque beauceronne qui lui permettait toutes les audaces dans le domaine agricole. Le climat un peu plus agréable ainsi que la proximité de régions culturellement plus avancées des bords de Loire avaient permis aux populations de copier un peu leur voisin quant à leur façon de penser et de vivre et le climat social en bénéficiait. Dans le Sud-Est où des mines d'ardoises s'exploitaient encore récemment ne vit-on point, oh sacrilège ! une majorité de votes communistes.

Par contre, le Nord Mayenne, dont sans doute par manque d'imagination on appela la ville principale Mayenne, et qui comme les deux autres villes se trouvait, elle aussi, située sur la rivière Mayenne, ne profita, contrairement aux autres régions du département, d'aucune opportunité qui aurait pu lui permettre d'évoluer.

D'abord le climat, ce climat dont on devait finir par dire qu'on le supportait pour justifier sa présence en ce lieu : Tout bien compté, bon an mal an, le résident pouvait disposer de huit à dix semaines ensoleillées, en n'y étant pas trop regardant, et encore, la chaleur souvent étouffante de ces périodes calfeutrait chacun chez soi. Le reste du temps, le temps était variable, d'une variété dans les intempéries : vent, pluie, crachins, brumes et brouillards, qui justifiait la plus grande teneur des conversations et assombrissait le ciel uniformément gris et bas. Ce temps pourri

s'agrémentait parfois de périodes de neige, dont on ne profitait pas, car le beau manteau blanc se transformait presque immédiatement en une boue jaunâtre qui salopait les routes. Toute cette grisaille envahissait maisons, rues et âmes. Les plus fragiles ne s'en remettaient pas et s'abandonnaient au désespoir en se supprimant à qui mieux mieux. Selon les statistiques, la Mayenne détient le triste record de France du nombre de suicidés rapportés au nombre d'habitants, échappant de peu au record des décès alcooliques détenu par ses voisins. La mort simultanée des parents de la mère de Raoul ne dépareilla pas dans le décor, la population étant habituée à ce genre de terminaison. Elle en connaissait même les heures les plus propices, comme au lever du jour et les moyens les plus usités, comme la corde. Les cancanages habituels des commères tentaient pendant quelque temps de justifier l'action suprême en épiluchant les vies et bassesses des décédés, afin de ne mettre en cause en aucune façon ce climat de mécréant, cadeau de la triste Manche, dont les nuages, portés par les vents d'ouest dominants évitaient la côte, pour venir s'abattre comme une malédiction sur ce bassin bas normand, gorgé d'eau à longueur de temps. Quand les ragots s'épuisaient et que rien ne venait justifier le sacrifice suprême du défunt, alors surgissaient discrètement les mots magiques qui de tout temps et encore aujourd'hui donnent une raison à tout :

— « On leur a sûrement jeté un sort ! »

A ce moment, intervient une autre particularité de cette région, la triste réalité de la sorcellerie. Un peu partout en France ces croyances supposées d'un autre âge, subsistent encore plus ou moins, cependant, dans quelques régions elles perdurent d'une façon continue depuis toujours. A l'instar du Berry, autre région « noire », c'est dans le Nord Mayenne que se rencontrent avec une densité remarquable : sorciers, magnétiseurs, guérisseurs et autres rebouteux. S'il s'en trouve autant, c'est sans conteste par la conséquence d'une fréquentation assidue des autochto-

nes, et c'est vrai que dans la salle d'attente des magnétiseurs, du matin jusqu'au soir, un défilé ininterrompu de « patients » cherche la guérison de maux de toute nature par l'imposition des mains ou la manipulation des articulations. Par contre, si on interroge les habitants sur certaines pratiques occultes, on nous répond à coup sûr que les sorciers sont inconnus, on n'en parle pas et ce ne sont au dire des interrogés que menteries et faussetés... En effet, point de sorciers, il n'existe que des... « conseillers ». Les conseillers sont des intermédiaires qui sont là quand il le faut, pour suggérer que la succession d'évènements malheureux survenus dans une famille n'est pas normale. Ces « conseillers » aiguillent ensuite le malheureux qui a perdu une vache sans raison, dont la femme a attrapé la grippe et la petite s'est cassé la jambe, tout cela en moins d'un mois, vers quelqu'un qui bien entendu travaille « pour le bien », car il faut savoir qu'aucun des guérisseurs et autres intervenants ne travaille « pour le mal ». La rencontre entre le plaignant et le « sorcier » qui n'avoue pas en être un se fait par l'intermédiaire du conseiller dans le plus grand secret, car les forces en présence sont redoutables. Celui qui n'est pas sorcier et se propose d'agir au nom du plaignant découvre bien entendu que ce dernier a bien été « ensorcelé » ou « envoûté » comme l'avait suggéré l'intermédiaire, par quelqu'un qui lui veut du mal. Cette opération de basse besogne ayant, bien entendu, été accomplie par l'intermédiaire d'un « vrai sorcier ». L'intervenant, qui travaille pour le bien, propose alors ses services afin de « désenvoûter » la malheureuse victime. Même en tentant de traiter le sujet avec la dérision que requiert ce genre d'information pour tout « étranger » à ce domaine, il ne faut pas prendre cette activité à la légère, car encore de nos jours, beaucoup de gens en meurent ou, au mieux, se pourrissent la vie et se ruinent dans une succession de catastrophes qu'ils ont inconsciemment contribué à provoquer.